

Contes d'un autre bois reprend, dans une version augmentée et remaniée, plusieurs des récits rassemblés par Mélie Boltz Nasr dans un premier livre autoédité, *Re-contes: une réponse*.

Cette nouvelle édition compose en souplesse avec les possibilités offertes par l'écriture inclusive, qui ici, au fil des contes et selon les cas, intègre diverses formes pronominales non genrées et privilégie les accords de majorité et de proximité, le féminin générique, ou les jolis glyphes non binaires dessinés par la Collective Bye Bye Binary.

© Éditions iXe 2023
ISBN 979-10-90062-83-2
www.editions-ixe.fr

Le bois

En moi réside toute forme de vie.

Les arbres, ces impératrices brunes, verticales et tranquilles, délimitent mes contours, marquant mon emprise sur la terre, du nord au sud, de l'est à l'ouest. Dans les airs aussi. Et puis, mais c'est presque un secret, en deçà du visible les souveraines minent soigneusement mon sol. Tout autour de ces créatures immuables, vaquent les petites choses. Celles qui sautent et qui courent, celles qui frétilent sur six pattes ou tissent avec huit, celles qui volent et même celles que vous ne voyez pas, grouillantes et actives, affairées à se dévorer et se reproduire.

Une profusion insaisissable forme mon tout. L'évidence s'impose d'elle-même. Pour comprendre, cela suppose de me contempler les yeux fermés et la bouche ouverte.

Rappelez-vous votre premier ver de terre.

Laissez faire la mouche posée sur votre nez.

Enfoncez-vous sous les feuilles évanouies de votre enfance.

Promenez-vous.

Je suis le bois.

Les bipèdes m'ont quitté pour s'établir autre part. Un besoin d'horizons ouverts. C'est en tout cas ce qu'on a voulu me faire croire. Puis j'ai observé chaque génération construire ses propres forêts. Je ne leur en veux pas. J'avais prédit leur fuite, compris leur malaise à l'ombre de

toute cette majesté. Peut-être que ce qui leur importait le plus était de se choisir un destin.

Je n'ai pas mon mot à dire sur leurs agissements. Mes règles, aussi subtiles et aléatoires soient-elles, ne s'appliquent plus à leurs vies. Cela ne les empêche pas de venir me rendre visite. Souvent. En moi, des bipèdes courent. Leurs pas creusent des chemins. Leurs yeux scrutent les branches hautes. Leurs nuques s'inquiètent d'un bruit, d'une présence.

N'oubliez pas que vous venez d'ici.

Relayez-vous pour me tenir compagnie.

Épuisez-vous entre les troncs dressés depuis des siècles.

Promenez-vous.

Je suis le bois.

Dès le matin tôt, devant le soleil et tremblant de froid, des joggeurs soufflent. Expirent des tracas et lissent leurs fronts. Puisent dans la monotonie solitaire des courses une force qui leur manque au quotidien. L'écorce les apaise, l'air les nourrit, l'avenir les appelle. Et moi qui les sens passer et repasser, moi qui compte aussi leurs foulées, j'ouvre encore leurs poumons, j'avale leurs inquiétudes. Je les reconnais sans les connaître.

Leurs empreintes se croisent. Parfois. Leurs corps se courent après, se rentrent presque dedans, se tournent autour sans s'en apercevoir. Incapables d'appréhender l'immensité de la toile tissée avec leurs pieds, les bipèdes s'éparpillent. Ne forment plus un clan. Puisque ces êtres

ont oublié l'explosion primordiale, puisque ces êtres refusent de se concevoir débris parmi les débris, les voilà se concentrant sur des objectifs. Chaque membre de l'espèce se figure au centre du système.

Je médis. Je devrais mentionner les grands rassemblements et les moments de liesse. Fêtant ensemble le retour des jours ensoleillés, remplissant les allées et les clairières de leurs corps pâles et assoiffés. Des collectifs tentent de se remémorer nos grandes fusions. Des groupements imitent les clans d'antan. Quelque chose se ranime partiellement. Un moment nous vibrons à l'unisson.

Tenez-vous proches.

Regardez-vous dans les yeux.

Admirez-vous sans vous imiter.

Promenez-vous dans notre histoire commune.

Je suis le bois.

La météo est fraîche. Depuis des dizaines de jours la forêt ne résonne plus comme les jours de fête. Pourtant, le soleil se lève et des personnes courent. La brise a gelé la rosée. Au pied des arbres, ce qui reste de leur verdure nourrit la terre par décomposition. Des champignons poussent dans les coins humides. Un lapin s'affaire.

Au sol, une femme. Une coureuse matinale, une sportive régulière, une femme est réduite à l'état de néant. Elle n'avance plus. J'absorbe un filet de son sang. Sa tête est posée à même une pierre. Ses yeux sont fermés, son souffle déplace des grains de terre. Le choc de sa chute a sidéré le lapin.

Au-dessus d'elle, l'homme à la masse ne bouge pas non plus.

Qui perçoit la suspension ?

Qui saisira le temps ?

Qui figera la scène ?

Halte, la promenade !

Je suis le bois.

Le corps de la femme n'a pas compris. Les battements de son cœur envoient le sang aux extrémités immobiles. Les organes, même le cerveau, travaillent : malaxant, broyant, sécrétant, reliant les matières qui la constituent. Seuls les yeux, les oreilles et la conscience sont atteintes. On croirait presque qu'elle dort. Face contre terre. Elle saigne toujours. À petites gouttes. Sur moi.

Dans l'air, le silence.

Tout s'arrête.

Sauf les branches de s'étirer.

Sauf la bruine de mouiller.

Sauf les fourmis d'explorer.

Sauf le lapin de s'éloigner.

Sauf les joggeurs de s'entêter.

Rien ne se dit mais tout parle.

La mort rode.

Promenades interdites.

Je suis le bois.

J'endormirais ma forêt pour qu'un prince la sauve.

Mais je n'y arrive pas.

Le prince ne s'y promène pas.

Je suis le bois.

L'homme à la masse a pris la femme par l'épaule. La retourne, se relève et la contemple, allongée sur le dos.

L'homme à la masse se baisse une deuxième fois, attrape le collant de la sportive, tire violemment et expose ce qu'il cherche.

L'homme à la masse se baisse une troisième fois, à genoux entre ses jambes, observe ce qu'il a exposé.

L'homme à la masse a une érection. Se penche, écrase le corps de l'autre de tout son poids et s'attaque à son vagin.

Des pas. Des pas partout, ici et là aussi, des pas sur chaque parcelle de moi. Sur la terre, sur l'herbe, sur les chemins et les troncs des arbres, sur les branches dénudées et dans le ciel. Toute la forêt est en route. Je suis traversé de picotements.

Trop tard.

On s'y promène.

Sans rien voir.

Je suis le bois.

La femme émet un son. Ses yeux s'ouvrent à peine. Son corps cherche à revenir à elle. Ses bras, plus rapides que le reste, esquissent un premier mouvement de surprise ou de résistance. Elle ouvre plus grands les yeux. Ses doigts me grattent, arrachent une poignée d'herbe gelée.

L'homme à la masse se redresse sans se retirer. Abat l'arme sur le visage de la femme.

L'homme à la masse est contrarié.

L'homme à la masse jouit tout de même. Éjacule. Se lève. Donne encore trois coups. Les yeux, la bouche, le pubis.

L'homme à la masse s'en va.

Le prince n'existe pas.

Je suis le bois.

Noire Nuit ou Blanche Neige

Matin

Noire de peau, si noire qu'on la confondrait avec la nuit, ou blanche de peau, si blanche qu'on l'aurait perdue dans la neige, une princesse est au galop, jupes volantes et pieds nus dans la terre. *Æl* s'enfonce dans les bois.

Hors de la forêt, une reine gouverne sans partage. Belle, c'est certain qu'elle l'est, puissante aussi, puisqu'elle a pu réclamer la mise à mort de l'enfant^e unique de son mari le roi. L'enfant^e criminelle est sublime, *æl* meurtrit l'ordinaire.

Entre la reine et l'enfant^e, point de parent protecteur, mais un chasseur missionné par l'auguste marâtre. Interrogé, il avouerait franchement que la besogne est barbare, mais une commande et la vie sauve valent mieux que la disgrâce et la faim. Alors, malgré les palpitations de son cœur quinquagénaire, il poursuit l'enfant^e pressé. Plus adepte de la chasse aux canards que du gros gibier, il guette un moment pour poser le genou à terre, dégainer son arme et mettre fin à l'envol de la princesse.

Noire et chatoyante ou blanche et phosphorescente, l'enfant^e dont la vie est en jeu semble faite pour courir éternellement. *Æl* est même parvenue à uriner plusieurs fois sans ralentir la cadence. La peur, qui a mis en marche ses jambes agiles, a laissé place à une colère aiguë et ouvert un souffle de marathonier.

L'imbécile ne parvient pas à accomplir sa mission. S'il doit l'abattre, qu'il en finisse, s'il en est incapable, qu'il lâche l'affaire! Maudissant sa belle-mère de n'avoir su au moins trouver un tueur à la hauteur d'une enfant^e singulière, noire ou blanche comme les deux faces de la lune, æl s'enorgueillit de sa propre endurance, se sent féroce, lionne, panthère, créature aux longues canines.

Tandis que pantèle le domestique, lui vient un sentiment: ce chasseur du dimanche, cet incapable, n'a encore rien vu, æl va lui montrer de quel bois æl se chauffe! Accélérant, æl entame un sprint enjoué, franchit une haie basse, aspire l'air de toutes ses forces, prépare un regard de diamant et un rugissement de bourrasque, se retourne plus rapidement qu'une toupie, lève son ample jupe, expose son sexe, hurle, foudroie.

Ces yeux! Cette voix! Et la chair! Le chasseur s'arrête net, tétanisé, un râle monte dans sa gorge, il halète, son œil se gonfle de larmes et sans prévenir il s'effondre, accablé. L'enfant^e téméraire s'approche, le désarme d'une main, replace sa jupe de l'autre, l'attrape par la barbichette, et crache: «Tu ne dis rien à l'autre maléfique.»

Æl s'en va, ajustant la carabine sur son buste. Désarmé, lui n'a plus qu'à ravalier sa salive et dissimuler la débandade. Il entame une marche de la honte, qui pourrait bien l'amener à l'échafaud. La reine lui a réclamé le cœur de l'enfant^e atroce. Il étrangle un mouton, enfonce la main dans la gorge, trifouille et trouve enfin le cœur de substitution. L'animal paie le prix de son manque de professionnalisme.

Après-midi

L'enfant^e exilé^e avance, altièr^e. Habitué^e à la solitude de son rang et aux sombres couloirs du château, æl est à son aise dans la ténébreuse forêt. Lorsqu'un son l'intrigue, æl se fait carnivore, le regard perçant et les lèvres relevées, tentant d'incarner læ chasseu^{er}esse qu'æl s'imagiⁿe devenir. Pour les bruissements les plus effrayants, æl feint d'être accompagné^e de toute une meute, et parfois, æl croit presque apercevoir une louve qui lui montre le chemin.

À l'heure du goûter la tradition dicte une pause. Des troncs d'arbre étalés se présentent à son derrière. Æl s'y assied. Voyant les rayons s'incliner plus obliquement au travers des feuillages, æl songe à la venue du soir. Æl n'a encore jamais été dehors la nuit, æl ne sait ce qu'æl deviendra dans l'obscurité. En sus, æl n'a aucune expérience du camping. Une légère inquiétude plisse son front. Cependant ce ne serait pas la première nouveauté du jour, se dit-æl en se massant les mollets.

L'enfant^e énergique décide de faire quelques étirements pour assouplir ses muscles ischio-jambiers. Debout, æl pose un pied sur un tronc d'arbre, avance le torse et ferme les yeux, essaie de se convaincre qu'æl n'est pas ridicule, compte jusqu'à quinze, relève le buste puis recommence l'opération avec la jambe opposée. Prise d'une ambition délirante, æl écarte ensuite au maximum les jambes et baisse lentement le haut du corps.

C'est à ce moment précis, tête en bas, fesses en l'air et transpirant^e, qu'æl entend un son humain. Un son, sorti d'une bouche, un « oh », petit et grave, une note entre la frayeur et la curiosité, un « oh » qui sous-entend un émetteur content^e et stupéfait^e, pour faire court, un « oh » qui fait sursauter l'enfant^e contorsionné.

Déjà, l'autre décampe. L'enfant^e offusqué n'a pas prévu de poursuivre un voyeux embarrassé quelques heures à peine après avoir fui un chasseur incompetent. Pourtant, c'est ce qu'æl va faire et la chose est plus facile que prévu, non pas du fait de ses jambes à æl, mais de celles du mateur, qu'æl aperçoit enfin et qui se trouve être de petite taille.

Quoique déçue d'être ainsi aidé par le jeu des proportions, æl se rappelle que si un homme, grand, petit ou juste médium, est là, c'est que des habitations sont à proximité. L'espoir d'un toit l'anime, æl est une fusée noire ou blanche à la poursuite de l'inconnu.

Æl inaugure une attaque spéciale de plus, à savoir le plaquage. Ainsi, l'homme se retrouve étouffé sous la jupe bouffante de l'enfant^e prodigeux. Craignant pour sa vie, il fait le mort, et lorsqu'æl s'assied à califourchon sur le dos du pauvre type, æl redoute l'irréparable. Mais à peine sa bouche écartée du sol et le tissu replié, le bonhomme se met à pleurer à chaudes larmes. Jamais il n'a voulu voir ce qu'il a vu ! Pourrait-æl le libérer ? Il n'a pas mérité de finir étouffé à même la terre !

N'ayant aucunement l'intention de nuire à l'homme, æl rit bien fort et lui explique son exil forcé. Le voilà rassuré :

noire ou blanche mais pas tueuse, æl n'est qu'une enfanté éblouissante. Alors il s'excuse platement, tout écrasé qu'il est déjà, promettant de l'accompagner sous un toit, le sien, celui qu'il occupe avec d'autres personnes de son état.

Sur ces bases plus saines, l'enfanté se lève, offre sa main et l'aide à retrouver une station verticale. D'abord silencieux, læ noire ou blanche lui pose quelques questions de circonstance. Il et æl se découvrent bientôt des points communs : des pères absents, des figures maternelles mortifères et un amour pour les choses simples de la vie.

Déballant fardeaux et drames familiaux, les deux avancent rapidement entre les troncs jusqu'à rejoindre un sentier. Une vie organisée refait surface. L'enfanté sensible devine l'odeur des poules, un âne brait au loin et le chemin devient une route pavée menant vers un immense complexe de maisons et hangars. Priæ au dépourvu, læ princesse noire comme une soutane ou blanche comme une nappe d'autel regarde le nouveau compagnon d'un autre œil. Il appartient à une communauté de bâtisseurs.

Nuit

Autour d'une grande cour, sept maisons indépendantes, de styles distincts, toutes dimensionnées pour mieux servir les habitantés. Du gratte-ciel à la maison de campagne, leurs portes d'entrée arrivent aux sourcils de læ princesse.

Certains murs sont recouverts de maximes inspirantes, comme «*minus, grandiose et badass*». Au milieu de la

place, une statue de bronze intitulée *Femme Terrassant l'Adversité* représente une femme de petite taille debout sur un dragon égorgé.

Derrière æl, une louve est apparue, elle se frotte à l'homme qui lui ébouriffe amicalement les poils de la nuque. À les observer l'ure contre l'autre, læ princesse est prise d'un frisson, que son hôte remarque. Il explique brièvement que la bête est une habituée de ce village et qu'æl n'a rien à craindre. La louve, qui obéit à des lois différentes des nôtres, ignore tout à fait læ princesse, aussi noire ou blanche soit-æl, s'installe dans un coin d'ombre et se fait une toilette.

Le sol tremble subitement sous l'effet de six paires de pieds marchant à l'unisson. La louve, impassible, se contente d'observer la cour qui se remplit. Face à l'enfant^e prodigieuse, les personnes, comme on le sait toutes de petite taille, s'arrêtent net. Certaines, ébahis, contemplent son extrême noirceur ou son extrême blancheur, d'autres, éternellement méfiant^s des grands, l'observent avec circonspection. L'un d'entre elles et eux, le plus lourdingue et donc le plus volubile, s'esclaffe grassement que voilà enfin une femme de ménage. Le premier rencontré s'interpose mais il est trop tard, le mal est fait, ou dit, le mâle a dit.

Pendant un quart de seconde personne ne bouge, exceptée la louve, qui s'en fiche pas mal des conversations des humains et se lèche une patte avec application. Læ princesse, l'enfant^e hors du commun, maîtrisant ses pulsions vulgaires, ignore le brailleur au minuscule égo, se

tourne vers le reste du groupe et demande poliment un accueil pour quelques nuits, le temps de trouver un nouveau sens à sa vie.

Le lourdaud en profite pour essayer de négocier, beuglant qu'æl pourra rester si æl s'occupe du ménage pendant que les bâtisseurs travaillent. On entend: «Ta gueule, en plus t'en fous pas une à la mine en ce moment!», et il décide d'aller caresser la louve, qui, vous l'aurez deviné, n'en a que faire.

Les cinq autres se tournent vers le premier, attendant de savoir s'il pense qu'on pourra avoir confiance en cette jeune enfant^e, future personne de taille haute, cette inconnue qui cache maladroitement une arme. Il acquiesce et lève les épaules simultanément.

Alors l'enfant^e inattendue est acceptée, provisoirement.

Læ princesse est ravie et les hôtesses commentent son teint, noir comme la lave séchée ou blanc comme les cimes glacées. Chacune se prend d'affection pour cette *freak* de la nature et, détendues, ensemble proposent de préparer le dîner. Ainsi, le tourbillon des humains de courte taille l'embarque vers une spacieuse cuisine où chacune prend place et s'affaire sous les ordres de celle qui porte une chemisette jaune. On chuchote à l'enfant^e ébahie qu'æl en a de la chance de débarquer un jour où cette compagne dirige la cuisine, puisqu'elle est la plus douée de tous.

Présentant l'incompétence culinaire attendue d'une princesse, aussi intelligente soit-æl, l'enfant^e est préposé à la touille des aliments. Son fin palais sert à vérifier l'assaisonnement final des mets et, grâce à une blague fort bien

placée au sujet d'une question assez anodine de dosage de poivre et de thym, ses hébergeuses se disent qu'elles et eux aussi en ont de la chance de la côtoyer.

Le repas est animé. Læ princesse raconte sa fuite. Mais face à tant d'yeux inconnus, æl n'ose pas entrer dans les détails. Pour mieux détourner le sujet, æl évoque sa vie au château, les affres d'une famille royale disloquée, la tristesse de l'orphelire. Peut-être va-t-æl un peu trop loin dans son auto-apitoiement, et lorsque l'ure des convives, borgne et toussotant^e, læ regarde de travers, æl leur enjoint de raconter l'histoire de leur communauté. Le raffut instructif læ laisse médusé^e, et au coucher, plusieurs heures plus tard, sur deux lits spécialement aménagés, æl se rend compte que cette aventure sera peut-être le début de quelque chose de positif.

Matin

Le lendemain læ noire ou blanche se réveille bien après le départ de ses hôtes. Æl descend sans la carabine, contemple encore la cour, découvre la louve allongée, prend son courage à deux mains et s'assied dans le creux de la bête en demi-lune.

Pendant ce temps, la reine doute. Le chasseur a perdu l'usage de la parole. Il lui présente, en bêlant, un cœur fort petit. Les oiseaux du royaume continuent de célébrer la beauté de la plume en bloire, un petit nom que les volatiles utilisent depuis toujours pour parler de l'enfant^e ou noire ou blanche. Mais le plus grave, de loin, c'est le ricanement

du miroir: «À quoi bon ces crèmes de jour, ces crèmes de nuit, ces crèmes de tout temps, puisque l'enfant^e splendide vit toujours et vous surpasse depuis longtemps!»

Elle doit donc sortir les grands moyens. Puisque læ princesse vit, puisque la reine est humiliée, elle ira læ tuer de ses propres mains. Son arme sera un fruit, une pomme empoisonnée, qu'elle lui apportera personnellement. À l'idée de voir læ noiraud^e ou blanchâtre mourir à ses pieds, la reine bave un liquide marronnasse.

Comment faire pour se déguiser et passer inaperçue? De manière surprenante, cette femme un peu basique, aux raisonnements souvent faciles, a une idée de génie: elle retire sa couronne.

Ainsi méconnaissable, déguisée en factrice, elle livrera sa mort à læ princesse.

Par des moyens qui lui sont propres, la belle-mère retrouve en peu de temps la trace de l'enfant^e disparue. Connaissant d'emblée la destination, elle suit une route beaucoup plus directe et aperçoit bientôt le complexe d'habitation unique. L'heure est encore matinale, l'enfant^e perdue est toujours assise contre la louve, méditant sur son sort.

Au portail, la cloche sonne. L'enfant^e mal réveillé se lève négligemment. Æl n'a pas encore traversé la moitié de la cour que la sonnette retentit une seconde fois et qu'une voix impatiente hurle: «C'est la Poste Royale pour vous!»

Lorsqu'æl ouvre prudemment la porte, une postière agacée maugrée qu'elle n'a pas toute la journée et

lui tend un petit paquet. Sous sa casquette au logo de la Poste Royale, avec sa livrée bleu empire et jaune poussin, elle fait une factrice factice d'assez bonne facture. « Vous devez ouvrir, manger et signer avant que je puisse partir » clame-t-elle.

L'enfant^e suspicieu^xe n'est pas né^e de la dernière pluie. ÆL doute fortement que les postières doivent regarder les client^es consommer les colis livrés, de sorte qu'æL est sur le point de refermer le portail lorsque la méconnaissable avance son pied de manière à obstruer la porte, déchire le paquet et brandit une pomme.

« Je vous en prie, je vais me faire virer si vous ne la mangez pas ! C'est la nouvelle réglementation, vous savez. Manger-Bouger pour retarder la ménopause, le Royaume prend cela très à cœur et la Première ministre en fait une affaire personnelle. Vous avez sûrement vu ses affiches, *Mangez des pommes*, qu'elle dit. En tout cas, les sujet^tes doivent manger les pommes qui leur sont envoyées par l'État. »

La fonctionnaire parle trop, l'enfant^e inquiè^te aimerait s'extirper et regrette sa carabine. Voyant qu'aucun argument ne suffit, d'un geste rapide la femme attrape læ princesse par la mâchoire inférieure et enfonce la pomme dans les canines ainsi exposées. Les suc^s vénéneux du fruit se répandent dans la bouche de l'héroïne. ÆL s'effondre, la rage au ventre de s'être fait^e berner par la reine. La fausse factrice se penche pour achever son ouvrage.

C'est alors qu'elle aperçoit la louve au fond de la cour. L'animale semble presque sculptée tant elle est immobile,

mais un large bâillement découvre ses dents de carnivore. La reine change d'avis et bat discrètement en retraite.

Soir

Les sept de petite taille trouvent l'enfant^e noire ou blanche au seuil du portail, étalé au sol avec une pomme coincée dans les canines supérieures. Atterré, chacun essaie à son tour d'extraire le fruit, mais il semble maintenant faire partie intégrante de la bouche de la princesse. La communauté est contrainte d'étaler Noire Nuit ou Blanche Neige sur ses lits de la veille, la bouche ouverte, une pomme aux dents.

Jours et jours et jours

Le temps passe. Désormais, les artisans s'improvisent gardiennes et veillent l'enfant^e endormi. Une tristesse nouvelle les accable.

Le village fait appel aux plus grands médecins clandestins du royaume. Mais tous sont impuissants, incapables d'extraire la pomme ou de réveiller l'enfant. De même, les botanistes restent perplexes, bras ballants, tout à fait incrédules.

Alors celui des pays lointains, qui épice différemment ses phrases et conjugue mal ses plats, écrit à sa médecine d'enfance. Arrive une femme qui parle avec des accents insoupçonnés de malédictions inguérissables. Elle non plus ne peut rien contre ce mal.

Après avoir beaucoup secoué la tête, elle retourne dans son pays, où elle se vante d'avoir découvert un cas médical intraitable et un village peuplé uniquement de sept comparæs *off-grid*. La nouvelle se répand, portée par un vent secret, et bientôt des professionnelles médicales viennent contempler ces curiosités.

Arrivent d'abord quelques retraités et baroudeurs, des pèlerins occasionnels; jusqu'à ce que le village soit confronté à un flux régulier, voire ininterrompu, d'humains de toute la Terre. Nombre de ces curieuses se perdent dans la forêt, de telle sorte que les villageois, plus charitables qu'à l'accoutumée tant chacune souhaite voir la princesse se rétablir, organisent des battues et ramènent les éminences grises au complexe de maisons miniatures.

Depuis peu, leurs demeures ne suffisent plus à loger le monde. Les plus habiles ont monté en hâte des tentes et ouvert des hôtels gratuits pour accueillir les foules. On espère que parmi la horde de doctresses, guérisseurs, magnétiseurs, prêcheurs, hypnotiseurs, touristes *et cetera*, quelqu'un trouvera un remède.

Noire Nuit ou Blanche Neige et la pomme sont devenues célèbres; les autres familles royales apprennent le destin de cette enfant au sang bleu. Outrées, elles décident de montrer leur soutien en fabriquant des badges en forme de pomme croquée, qu'elles portent en gobant poires, raisins et autres fruits inoffensifs. Le rouge et le vert disparaissent des garde-robes, le violet est à la mode! Les plus engagées, non contentes d'interdire reinettes et Granny

Smith, mettent sur pied une visite coordonnée et improvisée au chevet de la malade.

Les gardiennes débordées reçoivent du mieux possible les dignitaires étrangères et leurs suites grandioses. À la vue de l'enfante, toutes s'exclament devant sa noirceur perpétuelle ou sa blancheur éternelle, puis prennent la pose pour les photographes, peintresses ou sculpteuses, tandis que la presse entame un débat fiévreux sur l'état des relations internationales depuis cet *Apple Gate*.

Dans la cohue, une autre enfante extraordinaire contemple l'enfante endormie. Elle n'a pas mangé depuis plusieurs heures et la pomme luisante lui fait bien envie. L'impatience, les gargouillis, les crampes d'estomac et son appétit prennent le dessus sur la raison. Pourquoi laisser ici ce fruit, alors qu'une enfante, une enfante de qualité, quoique parfois capricieuse, le veut ? Dans un mouvement fluide et inattendu, l'enfante affamée se met à califourchon sur la princesse, une main de chaque côté de sa tête immobile. Ses dents s'enfoncent dans la pomme, croquent la chair comme un baiser entravé, un tête-à-tête fruité.

Au milieu des hurlements et des cris, chaque dignitaire tente d'agripper une enfante ou de protéger l'autre, vociférant que la pomme est dangereuse, que le monde aura bientôt deux malades sur les bras ! Et sans un bruit, voilà que la fameuse pomme, ébranlée par la nouvelle morsure, glisse très lentement des dents de la princesse et tombe au sol.

Surprise, l'enfant du dessus recrache la bouchée à peine mâchée, tandis que l'enfante du dessous ouvre les yeux,

se racle la gorge et rejette, aussi élégamment que faire se peut, un filet de salive empoisonnée.

Les deux princesses rougissent. Læ noire ou blanche ne comprend pas bien ce qui lui arrive, tandis que l'affamée éprouve la honte des irréflectifs. Fondues dans la masse, les princesses n'ont pas l'occasion de se parler.

Mais æl et elle ont senti la terre s'ouvrir et se cherchent encore des yeux. D'autres diraient que ce fut un coup de foudre.

Nuit

Toutes les têtes de dignitaires sont posées sur des oreillers. Les gardiennes ont célébré le miracle et embrassé les princesses. Seules, les deux enfants veillent dans la cour, blotties sous *La Femme Terrassant l'Adversité*.

Les princesses s'aiment. C'est simple et net comme une évidence.

La louve, qui écrit ses propres lois, les amène doucement vers le portail. Alors, deux princesses, une louve et une carabine partent vivre dans le grand monde.